

La résistance à l'écriture

André Brochu

Numéro 58, hiver 1993

La résistance à l'écriture

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/13997ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Brochu, A. (1993). La résistance à l'écriture. *Moebius*, (58), 13–16.

LA RÉSISTANCE À L'ÉCRITURE

André Brochu

Il y a une morale (ou une théologie?) de l'écriture et cette morale veut qu'écrire soit un acte difficile, presque impossible; aussi difficile, en tout cas, que la réalisation de la liberté chez Sartre ou la sainteté chez le catholique... Je pense pour ma part, le sachant d'expérience, qu'écrire peut être très difficile, en effet, quand certaines dispositions intérieures ne sont pas au rendez-vous. Mais l'écriture peut, autrement, devenir une activité relativement aisée. Il me semble du reste que Marguerite Duras, qui écrit beaucoup, n'accomplit pas, malgré ses protestations du contraire, des prodiges de résistance à l'écriture, même si elle cultive le style laconique.

Sans doute y a-t-il lieu de distinguer deux espèces de résistance. Il y a d'abord celle de l'écrivain qui n'arrive pas à écrire, qui est victime de blocage. Résistance involontaire, contrairement à celle dont parle Duras. Et il y en aurait une autre, appliquée à quelque flux irrépressible, spontané, sur et contre lequel, par un travail et une ascèse, l'écrivain conquerrait une écriture consistante, véritable, non plus expression de la vérité intime mais scription et *invention* du réel (on peut imaginer le réel, à un certain niveau, comme étant de la nature même du langage).

On connaît, par exemple, la facilité de rédaction de Flaubert, dans sa correspondance ou dans ses premiers

écrits, et en revanche les extraordinaires contraintes qu'il s'est imposées pour installer dans son écriture romanesque une nécessité dont elle lui semblait manquer. Flaubert entendait par là donner à la prose la même rigueur formelle que la versification conférait à la poésie. Ce travail impliquait le rejet de toute spontanéité, et donc une forme de résistance; mais Flaubert ne rejetait pas pour autant la vie, c'est-à-dire la représentation des êtres, des choses dans leur vérité quotidienne et dans cette vérité plus profonde qui constitue les destins. La résistance au spontané servait un projet esthétique supérieur. Il n'est pas sûr, cependant, que cette morale de l'écriture se confonde avec celle que Duras formule. On peut imaginer que, pour elle, la résistance serait plutôt l'inscription, au cœur de l'écrit, d'un silence et d'un décentrement à caractère quasi religieux, ou en tout cas métaphysique — mais religieux ou métaphysique à rebrousse-poil; et que ce silence et ce décentrement seraient destinés à rendre le texte, à l'égal de nos vies, in-signifiant. C'est-à-dire que l'auteur donnerait du sens à la représentation des êtres et des choses, mais pour aussitôt le raturer et faire advenir, sur fond d'attente, la déception. L'écriture écrirait ainsi l'absence de sens, avec l'acharnement qu'il faut pour manifester toujours à nouveaux frais le scandale inépuisable d'exister. Et d'écrire.

Mais (on s'en sera rendu compte) je connais mal Duras. Comme tous les prétendus modernes, je l'imagine sous les traits d'une existentialiste qui aurait mal tourné. L'existence n'étant *rien*, et ne pouvant surtout pas trouver sa solution dans la politique, des écrivains (le Nouveau Roman) auraient substitué l'écriture au réel, le formel à l'existential, et voilà pourquoi l'écrivain moderne, du moins en France, se poserait des questions de structure et s'empêcherait allègrement de filer ses petites histoires. Je dis : en France, car le formalisme, au Québec, a produit des œuvres très différentes, extraordinairement bavardes, du moins en poésie.

Je laisse là Duras et consorts, que j'aime et pratique bien mal. J'ai peu le goût, dois-je l'avouer, de réfléchir sur l'écriture et d'examiner les problèmes (ou, simplement, les

modalités) de résistance qu'elle me pose, pour la bonne raison que j'ai connu surtout, pendant au moins trente ans, la première sorte de résistance dont je parlais : le blocage. Maintenant, depuis un peu plus de cinq ans, je me suis mis à *l'œuvre* et j'éprouve, chaque jour, la joie incontestable d'écrire, que j'avais si ardemment souhaité éprouver quand j'étais dans les limbes du non-écrire. Maintenant, tous les matins, pendant une heure, je rédige en moyenne une page – en poésie, récit ou roman –, sans trop de difficulté, en croyant à ce que je fais et en aimant mon travail. C'est une sorte de cadeau que m'a fait la vie, après plusieurs décennies de contrainte et de stagnation. La vie, convenons-en, est une ordure, mais elle a parfois des inconséquences. Il lui arrive de surseoir à son ordinaire méchanceté. Voilà donc que, sans les illusions dont se berçait mon adolescence, mais avec la joie de donner forme au rêve qui m'habite, je retrouve tous les matins, à heure fixe, le fil de cette écriture qui est la mienne et par laquelle je m'invente librement un destin, par personnages interposés. Et, vraiment, je ne résiste à rien, dans cette aventure qui, souvent, m'émerveille. Je ne résiste pas aux mots mais les traque, pourchasse avec une entière application, Lexis et Thésaurus à mes côtés. Sans doute refusé-je les facilités, mais certainement pas l'écriture comme telle (comme si l'œuvre valable était nécessairement la rature de l'œuvre spontanée!). La spontanéité m'est venue très tard et c'est elle qui me rend maintenant possible d'écrire. Elle représente, très précisément, un accès à mon imaginaire, que je n'avais jamais eu. Mon blocage, c'était cela. À quinze ans, à vingt ans, je voulais égaler les plus grands mais je n'avais rien à dire, du moins rien qui pût être dit, vu que je vivais à hauteur d'abstraction, bien séparé de mes réalités internes. Ce n'était pas ma faute mais un effet de la maladie, qui m'a ravagé surtout au cours de mes trente ans. J'en suis sorti grâce au lithium, que je vénère à l'égal des plus utiles eucharisties. Depuis que je me suis soumis à ce traitement, j'ai enfin trouvé un équilibre entre mes enthousiasmes, qui sont grands, et mes désespoirs. Et puis j'ai pris pied dans mon imaginaire, qui préexistait sans doute à ma guérison mais

qui me devenait désormais accessible. Car ma folie antérieure me vouait exclusivement aux aventures du symbolique, qui sont désincarnées et improductives. Or l'imaginaire seul donne chair à la fiction. La fiction, quand elle n'est qu'idée et s'adresse à la pure et pauvre intelligence, ne saurait permettre l'instauration d'une véritable communication littéraire.

Lorsque Marguerite Duras parle de l'écriture comme résistance à l'écriture, elle parle peut-être d'un raturage de l'imaginaire au profit du symbolique, lequel a été promu par le XX^e siècle comme le champ d'exploration par excellence. En ce cas, moi qui ai si péniblement conquis l'accès à l'imaginaire, je ne puis aucunement souscrire à cette thèse. J'ai plus de plaisir à lire Daudet que Robbe-Grillet, et la littérature au premier degré fait toutes mes délices. Cependant, bien contre mon gré, j'ai fait l'expérience des turpitudes du symbolique, qu'on appelle folie et que nos modernes courtisent avec précaution, pour la part d'inconnu qu'elles recèlent. J'en puis parler en connaissance de cause, tout en les médiatisant par l'imaginaire, sans quoi elles ne seraient pas communicables.

Il m'apparaît donc qu'écrire, aujourd'hui, ne peut se faire sans mobiliser la psyché tout entière : sans juguler le bavardage fantas(ma)tique, pour qui veut et doit accéder à la transcendance symbolique – et là serait la «résistance à l'écriture»; ou sans accueillir la grâce pulsive des mots, pour qui, revenu des champs horribles, doit d'abord refaire le paysage de ses certitudes premières.